

La bouarna

Autor(en): **Odin, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 11

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 17 mars 1917 : La bouarna (M^{me} Louise Odin). — Le Conteur des dames (Adolphe Monod). — Autre écho d'outre-Jura (Charles Bouchu). — Cocasset et lou têtù (Mérine). — Kyrielles (A suivre). — Les chalets de la Rosélinaz (feuilleton) (Fin).

SERVICE GRATUIT

Les abonnés nouveaux à partir du 1^{er} avril prochain recevront GRATUITEMENT tous les numéros du mois de mars.

LA BOUARNA

La bouarna est cette vaste cheminée en forme de pyramide tronquée, à la partie supérieure de laquelle se trouve un contrevent ou couvercle qui fait bascule, et qu'on ouvre ou ferme à volonté au moyen d'une longue corde; une grosse pierre attachée au couvercle sert de contre-poids.

Autrefois, les maisons étaient presque toutes bâties sur le même plan : une chambre sur la rue, une sur le derrière et entre deux la cuisine, qui ne recevait de lumière que de la cheminée. En automne, tout l'intérieur de cette cheminée se garnissait de viande de porc, qui s'y fumait admirablement et devenait excellente. A l'étage supérieur se trouvait, attenante à la cheminée, une chambre appelée *chambre borgne*; on y conservait la viande quand elle était assez fumée; une porte donnant dans la cheminée permettait de voir un peu clair dans cette chambre. Maintenant, ces cheminées ont presque toutes disparu, et les chambres à fumer la viande, qu'on a construites depuis, ne remplacent pas les *bouarnes*.

Rien n'était gai comme ces cheminées dans lesquelles les hirondelles venaient faire leurs nids et égayer la maison de leur gazouillement. A la veillée, on s'établissait autour du large foyer pour faire les bricelets ou les échals. On se chauffait à un bon feu en faisant le fromage ou en coulant la lessive. Les garçons y courtoisaient les jeunes filles, et maint soupir a pu s'exhaler vers le ciel, sous ce canal au travers duquel on voyait les étoiles, qui paraissaient toucher la bouarna. Tout passe, la bouarna ne sera bientôt qu'un vague souvenir des temps passés...

Les garçons s'exercent à lancer des boules de neige en prenant pour but ces cheminées très élevées et à l'orifice étroit. J'en ai vu qui réussissaient fort bien et ai assisté au désastre causé par une boule de neige tombée dans la casserole pleine de lait : *Ci pervè m'a-t-e pa acoullé onna manota dedein la bouarna, que l'è vegnà tsezi dein mon lassei!*

M^{me} LOUISE ODIN.

Chauda alerte. — En jouant, une fillette avala une pièce d'or de 5 francs, que sa mère avait imprudemment laissée à sa portée. Grand émoi

des parents, doublement inquiets sur le sort de leur enfant et sur celui de leur bien.

Un médecin est appelé sur le champ. Il accourt. Il prescrit du même coup un émétique et un purgatif énergiques, à administrer sans retard à la fillette tire-lire.

Bientôt, l'enfant est en proie à d'atroces souffrances. On le serait à moins. Elle s'agite, se tord, pâlit, pleure et gémit. Anxieux, tout le monde attend, soudain, les deux médicaments agissent de concert. On est aux aguets. On recueille avec soin tout ce qui est revenu au jour. On scrute.

La fillette se calme, ses souffrances s'apaisent, ses larmes séchent, ses gémissements cessent. Elle est sauvée! O bonheur! Père et mère sont dans la jubilation.

Mais l'argent? L'or, plutôt?...

L'enfant n'a rendu que 4 fr. 50, au lieu de 5 francs. Et le solde?...

— Le solde, dit le médecin, en prenant son chapeau, eh bien, quoi, c'est *dissous!*

LE « CONTEUR » DES DAMES

Ce qu'on pensait jadis.

On parle beaucoup de la femme depuis la guerre, à propos du dévouement, de l'héroïsme, de l'endurance, de l'ingéniosité admirables dont elle fait particulièrement preuve dans le temps critique que nous vivons. Et l'on admire, à juste titre.

On ne remarque pas avec moins d'admiration l'aisance avec laquelle, obligée par les événements, la femme s'est substituée à l'homme, manquant, dans certains travaux dont celui-ci avait eu jusqu'alors le monopole.

Aussi n'est-il point étonnant que l'on soit de plus en plus enclin à confondre les rôles respectifs de l'homme et de la femme ici-bas et que l'on semble tendre de plus en plus aussi vers ce sentiment que la tradition, vieille comme le monde, selon laquelle l'homme et la femme ont sur la terre une tâche, une mission bien distinctes doit sombrer à l'égal de tous les préjugés auquel la guerre a donné le coup de grâce.

Ce n'est pas au *Conteur*, certes, de discuter question si grave, si délicate, si sujette à controverse. Il s'en gardera comme du feu. Il adviendra ce qu'il pourra des prévisions auxquelles nous faisons allusion plus haut.

L'expérience, qu'on paraît de plus en plus vouloir tenter, décidera. Si elle réussit, si elle prouve qu'en dépit de la différence de leur conformité physique et de ses conséquences, de leur mentalité et de leurs aptitudes, l'homme et la femme ont, en ce monde, même tâche, même mission, mêmes fonctions, les plus hésitants seront convertis et les plus réfractaires, réduits au silence. Si, au contraire, l'expérience va à l'encontre des lois naturelles, celles-ci, n'en doutons point, sauraient bien vite recouvrer leurs droits méconnus et remettre toutes choses au point et chacun à sa place. Attendons.

Et, en attendant, à titre de simple témoignage de l'évolution des idées — nous n'oserions guère le présenter sous une autre figure — voici un curieux extrait d'un discours du célèbre pasteur français, Adolphe Monod, sur la femme et sa mission.

Oh! rassurez-vous, Mesdames, Adolphe Monod est mort et ses discours sur la femme datent de

1852; ils ont donc plus d'un demi-siècle d'âge. C'est de l'histoire ancienne.

L'orateur s'adressait aux dames, elles-mêmes.

... La femme est, selon l'Écriture, c'est-à-dire, selon Dieu, depuis la création et plus spécialement depuis la chute, une compagne donnée à l'homme pour travailler à son bien, et surtout à son bien spirituel, dans une attitude modeste et soumise.

Ainsi nous instruit l'Écriture; la nature nous donne les mêmes leçons. La tâche réservée de Dieu à l'une et l'autre moitié de notre espèce se découvre dans leurs dispositions, se révèle dans leurs instincts. Eh bien! consultez-vous vous-mêmes, et dites pourquoi vous êtes nées, si ce n'est pas pour la mission que nous venons de vous reconnaître par la Parole de Dieu.

Votre place, avons-nous dit, est une place de dépendance et d'humilité. Sur ce point, saint Paul n'hésite pas à faire appel au sentiment inné de ses lecteurs, lorsqu'après avoir interdit à la femme de se découvrir en priant ou en prophétisant, il ajoute : « Jugez en vous-mêmes. Est-il séant qu'une femme prie Dieu sans avoir la tête couverte? La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que si l'homme porte de longs cheveux, ce lui est un déshonneur, mais que si la femme porte de longs cheveux, ce lui est un honneur, parce que la chevelure lui a été donnée pour voile? » Ces principes paraissent si incontestables à l'Apôtre qu'ils ne sauraient être niés que par un indigne esprit de chicane, qui ne mérite pas de le retenir : « Que si quelqu'un aime à disputer, nous n'avons pas une telle coutume, ni aussi les églises de Dieu. Evidemment, la chevelure nourrie ou retranchée sert ici à caractériser une différence générale et profonde entre l'homme et la femme. Que « l'homme sorte de sa demeure et se rende à son travail jusqu'au soir » ; qu'il choisisse l'activité extérieure pour sa tâche, la vie publique pour son domaine et le monde pour son théâtre ; que dis-je ? qu'il se donne en spectacle aux anges, et se mette en rapport avec l'univers entier : il ne saurait porter trop loin le nom et l'image de ce Dieu qu'il a mission de représenter, non-seulement sur la terre, mais devant toute la création. Résister au sentiment qui l'appelle au dehors pour se renfermer dans l'étroite enceinte du foyer domestique, ce serait de sa part mollesse, oubli de lui-même, infidélité à sa vocation ; il ne resterait plus qu'à mettre un fuseau dans ses mains et une quenouille à ses pieds. Mais il en est tout autrement de la femme : ce foyer, c'est son théâtre à elle ; cette vie domestique, c'est son domaine ; cette activité intérieure, c'est sa tâche ; et ces longs cheveux dont l'Apôtre se plaît à la voir enveloppée sont l'emblème de toute une existence cachée et silencieuse, au sein de laquelle s'accomplissent le plus fidèlement, le plus honorablement, les premières obligations de son sexe. « La femme, a dit Laménais, est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre. » Se dérober, se tenir tranquille, se réserver aux siens, garder la maison, gouverner son ménage, voilà sa